

FAITS DE LANGUES  
*Revue de Linguistique*  
Editions OPHRYS  
<http://fdl.univ-lemans.fr>

**DIRECTEURS de REDACTION**

Laurent Danon-Boileau (Paris V), Mary-Annick Morel (Paris III), Reza Mir-Samii (Le Mans)

**DIRECTEUR-ADJOINT de REDACTION**

Catherine Chauvin (Nancy II)

**COMITE de REDACTION**

Jacques Bres (Montpellier III), Philippe Bourdin (York-Toronto), Charles De Lamberterie (EPHE), Claude Delmas (Paris III), Jean-Pierre Desclès (Paris IV-Sorbonne), Anaïd Donabédian (INALCO), Gaëlle Ferré (Nantes), Blanche-Noëlle Grunig (Paris VIII), Arturo Martone (Naples, Italie), Amina Meftouchi (Nantes), Alexis Michaud (CNRS), Marie-Claude Paris (Paris VII), Alain Peyraube (CRLAO), Aliyah Morgenstern (Paris III), Suzy Platiel (CNRS), Irina Poustovaïa (EPHE), Irène Tamba (EHES), Akira Terada (Le Havre)

**COMITE INTERNATIONAL de LECTURE**

Inge Bårning (Stockholm), Didier Bottineau (Paris X), Marc Brunelle (Ottawa), Denis Creissels (Lyon II), Emanuela Cresti (Pavie), Patrick Dendale (Anvers et Metz), Zsuzsanna Fagyal (Illinois, USA), Naoyo Furukawa (Tsukuba-Japon), Colette Grinevald (Lyon II), Juhani Härmä (Helsinki, Paris III), Claude Hagège (Collège de France, Paris III), Odile Halmøy (Bergen, Norvège), Michael Herslund (Aarhus, Danemark), Shlomo Izre'el (Tel-Aviv), Gilbert Lazard (EPHE), Alain Lemaréchal (Paris IV), Robert Nicolai (Nice), Henning Nøkke (Aarhus, Danemark), Jean Perrot (EPHE), Bernard Pottier (Paris IV), Georges Rebuschi (Paris III), Laurence Rosier (Bruxelles), André Rousseau (Lille), Anne Salazar Orvig (Paris III), Mauro Tosco (Naples), Paul Touati (Lund, Suède), Linda Waugh (Tucson Arizona, USA)

**REDACTION - ORGANISATION**

Mary-Annick Morel  
16, rue Marx Dormoy  
92260-Fontenay-aux-Roses  
Tél. et Fax: 01.46.61.12.15

**VENTE ET ABONNEMENTS**

Faits de Langues - Ophrys  
25 rue Gimoux - 75015 Paris  
Tél.: 01.45.78.33.80  
Fax: 01.45.75.37.11

Courriel : [info@ophrys.fr](mailto:info@ophrys.fr)

Abonnement 2011 : (2 numéros de la *Revue* + 1 numéro des *Cahiers*)  
Particuliers (France 74€ / Etranger 84€), Institutions (France 90€ / Etranger 100€)  
Vente au numéro : numéro double 2010 58€, *FDL-Les Cahiers* 25€

**FAITS de LANGUES**

*REVUE DE LINGUISTIQUE*

n<sup>os</sup> 35-36

**Linguistique de terrain sur langues en danger :  
Locuteurs et linguistes**

**Directeurs scientifiques**

Colette Grinevald et Michel Bert

avec le concours du

Centre National du Livre et du CNRS,

de l'UMR 5596 Dynamique Du Langage, PRES de Lyon

et du laboratoire 3L.AM (Langues, Littératures, Linguistique des Universités  
d'Angers et du Mans, EA 4335)

OPHRYS

2010



compétence de ces locuteurs varie considérablement selon l'âge auquel ils ont arrêté de parler leur langue et, peut-être d'avantage encore, selon leur attitude vis-à-vis de la langue et de ce qu'elle représente. D'autres locuteurs, enfin, n'ont jamais eu la possibilité d'apprendre à la manier dans des contextes très divers, parce que la langue était déjà en compétition quotidienne avec une autre quand ils étaient jeunes.

Les derniers locuteurs, comme tout-être humain où que ce soit, n'éprouvent pas tous les mêmes sensations et le même intérêt à l'égard de leurs langues.

Pour certains, chaque mot de leur héritage linguistique est un trésor alors que, pour d'autres, cela n'a que peu d'importance. Certains aiment découvrir des structures grammaticales, alors que d'autres préféreraient n'en rien savoir. Certains sont naturellement vivaces et prolifiques, tandis que d'autres sont plutôt d'un tempérament taciturne et réservé. Le travail de terrain avec tous ces locuteurs peut être gratifiant, mais la diversité des talents, des attitudes, des goûts et des personnalités des derniers locuteurs, de même que les différences en termes d'objectifs, de situations et de ressources de leurs communautés, impliquent que le travail avec des langues en danger peut prendre de multiples formes.

Les projets de documentation linguistique qui ont le plus de chance d'aboutir sont, en général, ceux qui sont initiés de l'intérieur de la communauté, par les membres dont la motivation et l'engagement envers la préservation de leurs traditions sont des plus fortes. La force potentielle que peut avoir l'action d'un individu isolé est devenue pour moi particulièrement évidente lors d'un travail avec le *pomo central*, une langue indigène parlée à environ 150 kilomètres au nord de San Francisco (voir carte, p. 500). C'est l'une des sept langues de la famille *pomo* qui sont non intelligibles entre elles. Vers la fin du printemps 1983, un de mes collègues avait appris d'un ami vivant sur place que l'un des deux derniers locuteurs de cette langue cherchait un linguiste (un événement d'une rareté inouïe dans la vie d'un linguiste, qui se retrouve le plus souvent à courir après les derniers locuteurs pour les convaincre de l'importance de documenter leur langue). Le soir même, je téléphonais à Frances Jack.

Mime Jack, née en 1912, était une petite femme à l'énergie débordante. Elle avait été le chef tribal du clan Hopland des indiens Pomo pendant un quart de siècle et avait réussi à éviter à sa tribu la dissolution fédérale, un processus au terme duquel le gouvernement américain cesse de reconnaître un groupe indigène. À cette époque, la communauté Hopland était très restreinte, dix-huit maisons en tout (une 'rancheria', comme on appelle ce type de communauté en Californie). À sa connaissance, il n'y avait plus que deux personnes parlant encore couramment la langue dans leur communauté, elle-même et sa belle-mère. Elle me somma littéralement ce soir-là de me rendre au Bluebird Café, à Hopland (le petit village le plus proche de la rancheria) dès le lendemain matin pour me mettre au travail. Cette nuit-là, j'ai regardé rapidement les descriptions de langues proches, découvrant qu'on y trouvait en général autour de 30 consonnes différentes. De bonne heure le lendemain matin, je partis pour Hopland.

Trouver le Bluebird Café ne fut pas difficile. À l'époque, on ne trouvait dans le centre de Hopland que quelques bâtiments de part et d'autre de la route 101,

une route importante venant du Mexique et qui traverse la Californie de part en part, jusqu'à l'Oregon et plus loin encore. Il faisait déjà chaud. J'avais à peine ouvert la porte du café qui sert de moustiquaire que je fus accueillie par des 'Hello Marianne' amicaux, on m'assura que Frances allait arriver et on m'offrit un grand verre de thé glacé. Bientôt, une toute petite femme avec de très longs cheveux très noirs se glissa sur le banc en face de moi. Elle suggéra de se mettre au travail tout de suite, jeta un coup d'œil à mon carnet de notes et me demanda ce que je voulais savoir en premier.

Le café était juste au bord de la route. D'énormes camions passaient à toute vitesse à quelques mètres de nous faisant un bruit de tonnerre, envoyant rafales de vent et de poussière à travers la moustiquaire et secouant le petit bâtiment. Un ventilateur accroché au plafond tournait avec nonchalance, mais bruyamment au-dessus de nos têtes. À cause du vacarme, on menait les conversations en anglais, davantage en regardant les mouvements de lèvres qu'en entendant les voix. Je me demandais véritablement comment j'allais identifier les sons du *pomo central*, distinguer les dentales des alvéolaires, les vélares des uvulaires, les consonnes voisées, non voisées, aspirées ou éjectives, autant de différences qui devaient sans doute être importantes dans cette langue. Mais on s'est lancé et j'ai rapidement appris à distinguer les dentales des alvéolaires en regardant la bouche de Frances. Au début, elle ne se rendait pas compte à quel point le système de sons de sa langue était complexe, mais après quelques jours, elle commença à comprendre la nature du défi et me demanda si je ne préférerais pas un endroit plus tranquille et plus frais pour travailler. Très vite, elle trouva le lieu parfait : un funérarium.

Nous avons partagé de merveilleux moments, pris des pauses pour nous promener aux alentours aux heures les plus fraîches de la journée, mangé des glaces, pris des bains, fait des pique-niques, des visites, vu du pays, pour retourner toujours au calme paisible de notre lieu de travail. Lors de nos promenades, Frances me montrait où et à quel moment précis de l'année on ramassait telle ou telle variété particulière de glands, où on ramassait les diverses racines nécessaires à la confection de paniers, où poussaient les herbes médicinales. Tout un monde nouveau se révélait petit à petit à moi. C'était une langue et une culture différentes de tout ce que j'avais vu jusqu'alors.

Après quelques semaines, je fis remarquer que je n'avais toujours pas rencontré sa belle-mère. Elle me dit qu'elles s'étaient disputées, et qu'elles ne se parlaient plus. Peu après, il se trouva que la belle-mère mourut. Frances était étonnamment peu affectée, et sembla surprise que je prenne autant à cœur cette disparition, étant donné que je ne l'avais jamais connue. Je lui expliquai qu'il y aurait toute une partie de la langue que nous ne pourrions jamais documenter avec une seule locutrice. Nous en étions à enregistrer ses paroles magnifiques : des souvenirs de différents moments de sa vie, des événements historiques, des contes traditionnels, des histoires pour enfants et même des propos politiques et philologiques. La richesse de la grammaire émergeait au fur et à mesure que nous travaillions avec les données, que nous les transcrivions, les traduisions et les analysions. Mais les locuteurs savent tellement plus de choses qui ne ressortent que dans l'interaction, dans l'échange, quand ils plaisaient,

convainquent, expliquent, posent des questions, compatissent, papotent, mangent ensemble, pour ne citer que quelques exemples.

Après quelques moments de réflexion, Frances me demanda de lui apporter le téléphone. Elle commença à appeler du monde dans les autres communautés, des lieux où son père l'avait emmenée en calèche quand elle était enfant et où elle se souvenait qu'il y avait alors des enfants de son âge qui parlaient la langue. De temps en temps, la chance lui souriait et nous sautions dans la voiture pour remonter la rivière, traverser les montagnes, aller vers le lac. À notre arrivée, Frances sautait de la voiture, frappait à la porte et convainquait l'habitant de l'importance de documenter la langue.

Un des aspects essentiels par lesquels les communautés se distinguent tient à leur relation à leurs langues traditionnelles. Chez certaines, la langue héritée est perçue comme le cœur de la culture, la codification de concepts et d'une esthétique développés au travers des siècles et transmis d'une génération à l'autre. Chez les Pomo du centre la manière traditionnelle d'envisager la langue était apparemment bien différente. La plupart des communautés indigènes en Californie du Nord ont toujours été relativement petites. L'exogamie était répandue et le multilinguisme la norme. Les enfants pouvaient apprendre une langue par un parent, une autre langue par l'autre parent et peut-être d'autres encore par des amis, des voisins ou en se mariant. Pour eux, la langue était plus un outil utilitaire qu'un vecteur de culture, une forme d'art ou un marqueur d'identité. Pendant tout notre travail ensemble, les membres de la communauté pomo centrale ont toujours été amicaux, hospitaliers et nous ont toujours soutenues, mais il me semble que c'était plus dû fait de leur amabilité naturelle que du fait d'un intérêt spécifique pour la langue. Dans ce contexte, la vision et les efforts de Frances Jack sont d'autant plus impressionnants.

Alors que Frances était enfant, elle avait été envoyée dans une petite école des environs. Elle se souvenait encore de l'étonnement de la maîtresse d'école, qui ne devait pas bien connaître les coutumes pomo centrales, de voir les enfants sortir en courant aux récréations pour manger du trèfle frais. Dans cette école, comme dans d'autres écoles du même type dans toute l'Amérique du Nord, on ne valorisait absolument pas la langue traditionnelle et les enfants étaient physiquement punis s'ils l'utilisaient. Elle se souvenait aussi de nonnes qui lui disaient que son grand-père, qui soignait les maladies avec des herbes et d'autres remèdes traditionnels, se livrait à des pratiques diaboliques. Frances résista très tôt à ce manque de respect envers sa langue, sa famille et sa culture. Toute sa vie, même quand elle travaillait dans des villes loin de chez elle, elle avait fait un effort conscient pour préserver sa langue, penser dans sa langue et l'utiliser chaque fois qu'elle le pouvait. Mais les temps changeaient. Beaucoup d'enfants de sa génération étaient envoyés dans des pensionnats où ils avaient peu ou pas de contact avec leurs familles pendant leurs années d'école. Dans ces écoles, loin de chez eux, ils étaient mélangés avec d'autres qui parlaient des langues différentes et là encore on leur interdisait de parler leur langue maternelle. Cette politique finit par atteindre son but. Le mari de Frances, Mitchell, lui, fut emmené à l'âge de six ans. Il disait que à son départ, tout le monde dans la communauté parlait le pomo central, mais à son retour, dix ans plus tard, on

n'entendait plus que rarement la langue. La plupart des membres de la communauté étaient simplement passés à l'anglais.

Pourtant, Frances n'a jamais perdu la fierté de sa langue, le respect pour ce don transmis de génération en génération. Grâce à elle, après neuf ans d'efforts, nous avons réussi à collecter des données d'une douzaine de locuteurs. Pour la plupart ils ne vivaient pas avec d'autres locuteurs et n'avaient pas utilisé la langue depuis longtemps. Leur degré de compétence variait beaucoup, mais tous s'impliquèrent dans la collecte de données linguistiques le plus riche possible, en grande partie grâce à Frances.

Une de nos premières expéditions nous a menées à 60 kilomètres vers l'ouest, de l'autre côté des montagnes, jusqu'à la côte. Nous sommes arrivées au milieu de la matinée. La première locutrice abordée, incertaine quant à ses propres compétences linguistiques, s'est d'abord montrée réticente à participer. Après une période de négociations sur le pas de la porte, elle nous invita à entrer, mais pour une petite demi-heure seulement, car elle devait ensuite partir faire des courses. Nous nous sommes installées autour de tasses de café. Au bout d'une demi-heure de conversation, notre hôtesse se rendit compte à quel point elle appréciait ce moment et elle téléphona à une amie qui elle aussi connaissait un peu la langue. L'amie débarqua peu après, une dame pleine d'entrain, de dynamisme et de joie de vivre. Les deux femmes de la côte qui, comme Frances, avaient plus de 70 ans, avaient grandi dans la langue. Toutes deux avaient épousé des non locuteurs alors qu'elles étaient adolescentes et, depuis longtemps, ne parlaient plus que très occasionnellement la langue. Au début, c'était surtout Frances qui parlait, quoique les deux femmes, très impliquées, l'écoutaient avec plaisir et fournissaient des réactions adéquates de confirmation ou de surprise. Même dans ces conditions, il se créait un document de grande valeur. Frances employait une langue très différente de celle dont elle usait dans ses monologues.

Assez rapidement, les deux femmes de la côte se mirent à répondre avec des mots entiers et des phrases complètes, en écho à ce que Frances avait dit : "Cette pastèque a bon goût". "Bon goût." Puis elles se mirent à rajouter de petites variations : "Tu bois du café?" "Oui, je bois du café". Le temps passait rapidement. La fille de notre hôtesse nous offrit un déjeuner et la conversation continua. Les locutrices de la côte se mirent à parler par séquences de plus en plus longues. Ces femmes avaient 60 ans d'histoires croisées de leurs communautés à rattraper. Le soir venu, je fis des copies des enregistrements pour chacune d'elles et Frances et moi sommes rentrées à Hopland. Le lendemain matin, nous nous sommes mises immédiatement à transcrire, traduire et analyser les heures de conversation (ce genre de travail n'est pas rapide : on passe en général des heures à transcrire quelques minutes de conversation. Quand celle-ci devient plus animée et que les interlocuteurs parlent en même temps, la tâche est encore plus complexe). Mais dès cette première rencontre, on voyait la langue ressurgir dans l'esprit de ces locutrices, tandis qu'elles produisaient un document inestimable qui montrait la langue en interactions, des constructions qui n'auraient jamais été utilisées autrement, des différences dialectales entre les deux communautés, aussi bien qu'un document sur leur histoire. Entre les rencontres qui suivirent, les locutrices de la côte écoutaient encore et encore les

enregistrements. Si bien qu'elles semblaient progresser à grands pas d'une fois sur l'autre. D'autres locuteurs de la communauté de la côte se joignirent aux réunions et contribuèrent à notre travail, chacun d'une manière différente, mais originale.

Des locuteurs d'une autre rancheria de l'intérieur des terres participèrent à des réunions similaires. Assez rapidement, un locuteur talentueux nous a rejointes au funérarium. Puis une autre personne de la même communauté s'ajouta et nous avons transféré nos réunions chez Frances. Les participants en vinrent à parler de nos réunions comme de fêtes et un peu avant la fin de chacune d'elles, ils commençaient à planifier la suivante et pensaient aux plats qu'ils prépareraient pour l'occasion. Avec Frances, on faisait la tournée le matin pour passer prendre tout le monde et le soir, on les ramenait. Le trajet en commun produisait du plaisir, mais nous offrait surtout l'occasion d'apprendre des choses sur l'histoire de la région par un rapide coup d'œil sur une époque très différente. Les histoires échangées prenaient vie au détour d'un virage, jaillissaient des ruines d'une maison où telle ou telle personne avait vécu ou quand on découvrait un bosquet qui avait été le témoin de tel ou tel événement significatif.

À partir d'un certain moment, le coût du téléphone devenu plus raisonnable dans la région, il fut possible de l'installer chez ceux qui ne l'avaient pas encore. Les locuteurs de différentes communautés purent alors se parler régulièrement, tous dans une langue que certains n'avaient plus utilisée depuis des décennies. Ces communications régulières eurent pour conséquences non seulement de raviver leurs capacités linguistiques, mais également de créer des échanges entre des personnes qui, pour beaucoup, vivaient dans des endroits reculés et souvent, seules. Ce n'est que quelques années plus tard que j'ai appris que Frances avait vécu un amour adolescent avec l'un des locuteurs de la côte. Ils s'étaient perdus de vue depuis longtemps, avaient épousé quelqu'un d'autre, mais à ce moment là, vœux tous les deux, ils redécouvrirent tout ce qu'ils avaient en commun, dans un monde dans lequel ils ne pouvaient parler à presque plus personne dans leur langue maternelle.

Chacun des locuteurs fit une contribution de valeur au projet, malgré leurs différences en termes d'aisance linguistique et d'articulation. A un moment donné, comme Frances se remettait d'une opération à l'hôpital et ne pouvait se déplacer sur de longues distances, elle organisa une visite chez une femme de sa propre rancheria. Comme Mitchell, le mari de Frances, cette femme avait été éloignée dans un pensionnat quand elle était enfant. Son *pomo central* était au mieux hésitant. Mais sa compréhension était bonne. Ses meilleures contributions furent ses réactions : le rire, l'étonnement, le plaisir, l'effroi, une brève question ici et là. Grâce à sa présence, Frances put nous procurer un superbe après-midi de conversation pleine de vie, dans une langue d'une grande complexité syntaxique et stylistique.

Certaines contributions sont même venues de gens qui n'étaient plus vivants au moment de notre travail. Plusieurs des participants avaient fait des enregistrements de membres de leur famille plus âgés, bien avant ma venue. Les familles pensaient que leurs aïeux auraient voulu que leurs voix fassent partie de

ces archives et ils travaillèrent avec moi à leur transcription et leur traduction, remplaçant aussi les informations dans leur contexte, y ajoutant des explications.

Frances a travaillé avec moi jusqu'à sa mort. Elle était inépuisable. Elle se levait à 6 heures du matin prête à travailler et ne s'arrêtait que vers minuit, quand, moi, je ne pouvais plus tenir mon stylo. Quand il fallait que je sois chez moi pour enseigner, elle m'accompagnait chez moi, se levait, là encore, à 6 heures pour travailler avant les cours, où elle me suivait d'un cours à l'autre et où elle réfléchissait à de nouvelles informations pour nos archives. Entre ses visites, elle me téléphonait généralement le soir, pour me demander si mon ordinateur avait faim de mots nouveaux et pour me raconter tout ce à quoi elle avait pensé pendant la journée. Grâce à son engagement, tous nos enregistrements sonores furent transcrits, traduits et analysés.

Notre analyse grammaticale était guidée avant tout par les mots et les structures qui émergeaient du discours spontané. Plutôt que de nous concentrer sur des traductions de phrases anglaises, nous travaillions à partir de textes et de conversations, en cherchant pour chaque mot rencontré ses significations, toutes ses éventuelles autres formes grammaticales et vérifiant l'effet que produisait le moindre changement dans les phrases. Plutôt que de demander aux locuteurs comment on disait "John aime Mary" ou "L'homme qui aime Mary, c'est John" ou encore "Mary est aimée de John", nous pouvions voir quelles constructions apparaissaient réellement et, puisqu'elles apparaissaient dans un contexte, pourquoi elles étaient utilisées ainsi. Frances avait elle-même assez peu d'intérêt pour la grammaire, mais elle croyait de tout cœur que c'était important et se réjouissait du plaisir que j'avais à découvrir le fonctionnement de la langue. Elle avait néanmoins un sens exquis des subtilités sémantiques que recélaient le choix des mots et des options stylistiques.

Le plus souvent, les derniers locuteurs sont multilingues. L'intrusion d'une autre langue est la cause la plus fréquente de mise en danger d'une langue. Documenter une langue uniquement par des traductions à partir d'une langue de contact (ici l'anglais) comporte des risques des deux côtés. Point le plus important : les aspects les plus intéressants de la langue cible, ce en quoi elle diffère de la langue de contact, risquent de ne jamais apparaître. Le *pomo central* possède un riche répertoire d'évidentiels, de petits enclitiques qui spécifient la source et la fiabilité de l'information transmise. Il s'agit d'une simple syllabe ajoutée au verbe en fin de phrase, mais qui indique si le locuteur connaît cette information par expérience directe, par oui-dire, par inférence, perception auditive ou parce que c'est un fait généralement connu. Il existe une différence. La langue distingue entre les situations dont le rapporteur sait qu'elles sont vraies parce qu'il ou elle en est responsable, ou y a joué un rôle et celles qu'il ou elle ne contrôle pas mais qui l'affectent de manière significative. Si on demande à un locuteur de dire "il pleut", on aura une traduction qui dit exactement cela : "la pluie tombe". Mais on n'entendrait jamais une telle phrase. Si le locuteur sait qu'il pleut parce qu'il est sous la pluie ou qu'il la voit tomber depuis un porche, telle forme sera employée, qui marque l'expérience directe. Si le locuteur a appris qu'il pleut par quelqu'un d'autre ou par la radio, on emploierait un marqueur indiquant un discours rapporté. Si le locuteur a vu quelqu'un entrer avec un

impermeable mouillé, on utiliserait un marqueur d'inférence. Si le locuteur entend la pluie tomber sur le toit, c'est un marqueur de perception auditive qui serait utilisé. En se basant uniquement sur des traductions de phrases anglaises, on ne saurait jamais ce que les locuteurs auraient choisi de dire, ni les distinctions sémantiques fines qu'ils font généralement. Se baser sur des traductions peut également avoir l'effet inverse. Parce que les derniers locuteurs sont généralement multilingues, ils ont à leur disposition des répertoires dans au moins deux langues. Si une construction n'existe pas dans la langue cible, ils peuvent toujours en créer une en traduisant la langue de contact mot pour mot, souvent sans même s'en rendre compte. Frances avait une connaissance approfondie de sa langue comme on souhaiterait toujours avoir à sa disposition. Elle avait un vocabulaire immense. Elle savait aussi quels mots complexes existaient, quelles constructions grammaticales pouvaient exister mais n'existaient pas et les contextes précis dans lesquels les mots existant étaient employés. Elle savait aussi quelles constructions grammaticales étaient utilisées, lesquelles étaient idiomatiques, lesquelles étaient utilisées par les anciennes générations mais pas par les plus jeunes, lesquelles signalaient tel ou tel dialecte.

Tous les participants de la première heure moururent à peu près au même moment. Ils étaient tous de la même génération. A cette époque, il y avait relativement peu d'intérêt pour la langue elle-même au sein des communautés. Les jeunes générations étaient branchées sur d'autres choses. Du fait de la petite taille des rancherías, il y avait peu d'opportunités pour les jeunes à l'époque, la plupart partaient. Plus récemment, par contre, c'est-à-dire 15 ans plus tard, les attitudes ont commencé à changer. Les enfants et petits-enfants des locuteurs sont désormais avides d'en apprendre autant qu'ils peuvent sur leur patrimoine. La jeune femme qui nous avait gentiment préparé à manger sur la côte m'a contactée pour me dire qu'elle se souvenait de cassettes que sa mère écoutait régulièrement, mais que les copies que nous avions laissées chez elle avaient depuis longtemps disparu. Elle se demandait si je pourrais lui fournir de nouvelles copies. Quand d'autres personnes de la communauté entendirent son nouvel enregistrement, ils commencèrent à demander des copies pour eux-mêmes. Un jeune homme de Hopland, qui mène maintenant une troupe de danseurs dans des pow-ows, m'a demandé s'il serait possible de créer des discours qu'il puisse prononcer lors de cérémonies. Il avait entendu des membres de sa famille parler la langue quand il était enfant, mais ne l'avait jamais parlée lui-même. Il est néanmoins capable de prononcer ses discours avec une bonne prononciation. L'intérêt pour les cours de langue croît régulièrement, la langue servant désormais de marqueur d'identité, une identité dont les descendants de ces locuteurs sont fiers.

Les archives laissées par ces généreux locuteurs ne représentent qu'une petite portion de ce qu'ils savaient. Il y avait des types de discours que nous n'avons pas pensé à documenter, parce qu'ils ne faisaient pas partie des interactions quotidiennes de l'époque. Cependant, le fait que ces archives contiennent autant d'interactions spontanées, dans des contextes sociaux naturels, fait qu'elles constituent une base raisonnable pour la création de nouveau matériel comme des discours ou des cours de langue. Elles constituent par ailleurs quelque chose de plus : un aperçu de la manière dont les gens parlaient vraiment, de ce qu'ils

choisisaient de dire et de comment ils choisissaient de le dire, de comment ils interagissaient, plaisaient, compatissaient, et de comment ils voyaient le monde autour d'eux. Les locuteurs qui consacreront aussi généralement des années de leur vie à la constitution de ces archives ont créé un monument d'une richesse inouïe en guise d'héritage, dont la valeur ne peut qu'augmenter au fil des années.